

# *Tout se vend, même le vent*

## **Acte 4**

*(Dans le noir, ou dans une faible lumière étudiée pour que le public ne puisse voir vraiment le changement de décor, on entend une voix douce, convaincante et chaleureuse faire la promotion de Notos.*

*« Notos met son haut niveau d'expertise au service de l'amélioration du bien commun. Par la conception et l'optimisation d'infrastructures innovantes, Notos est un véritable créateur de valeurs pour l'écosystème, dans un environnement technologique maîtrisé. Avec ses trente pour cent de croissance annuelle, Notos est devenu leader dans le secteur désormais incontournable des éléments naturels. Le vent du progrès porte notre ambition d'offrir à tous les hommes un air pur dans une atmosphère sereine. Notos, un souffle nouveau, pour nous tous. »*

*La lumière revient, plutôt tamisée, éclairant surtout une table luxueusement dressée pour le dîner – nappe blanche, couverts brillants, seau à champagne – et deux chaises élégantes. Pascale porte une robe de soirée et un collier scintillant. Debout, elle regarde l'heure, mais sans montrer d'impatience. Son attention est attirée par quelqu'un en coulisse ; elle s'en approche.)*

**Elle** – Il ne devrait pas tarder. Je vous serai gré en tout cas de nous laisser vraiment seuls jusqu'à ce que je vous fasse signe... Merci, je servirai moi-même le champagne. *(Elle revient à table, s'assoit. Elle consulte son téléphone un peu machinalement. Enfin Alain arrive. Il a fait un effort vestimentaire : costume, nœud papillon, mais il porte à la main ses chaussures noires vernies. Elle se relève pour l'accueillir.)*

**Lui** – Bonsoir Pascale. Excusez mon retard.

**Elle** – Bonsoir Alain. Vous avez eu un accident de chaussures ?

**Lui** – Oh, je sais, la tenue de gala devrait aller jusqu'aux orteils, mais il y a des années que je ne joue plus au courtisan ! J'ai retrouvé ces machins vernis au fond d'un placard, le talon droit s'est décollé, et je sens que ça va finir en ampoule sur le petit doigt.

**Elle** – Hé oui, c'est parfois douloureux, la vie mondaine. Et plus encore pour les pieds féminins !

**Lui** – Mais si je vous fais honte, je peux les remettre. Une fois assis, ça devrait aller.

**Elle** – Ne vous torturez pas les doigts de pieds. L'idéal ici, c'est la chaussure de luxe, mais sous la table on peut tolérer d'élégantes chaussettes noires, de toute façon préférables aux baskets.

**Lui** – Et puis, si je m'accommode de votre décor, vous pouvez vous accommoder de mon costume. *(Elle invite Alain à s'asseoir.)*

**Elle** – Je vous en prie.

**Lui** – Merci. *(Il s'assoit, posant ses chaussures par terre à côté de lui. Un temps. Sourires de circonstance.)* ... Cet endroit est tout à fait charmant. Luxe, calme et

volupté. Il me permet de saisir encore mieux à quoi peut ressembler la vie d'une millionnaire.

**Elle** – Je ne viens pas ici tous les jours.

**Lui** – Je l'espère bien ! Parce que si c'était là votre cantine...

**Elle** – C'est juste parfait pour les dîners d'affaires importants.

**Lui** - ... Je suis un dîner d'affaires important ?

**Elle** – Affaires : certainement pas. Important : nous verrons bien.

**Lui** - ... Tout cet appareil, je n'arrive pas bien à savoir si c'est une marque de considération, une ébauche de séduction, ou une petite tentative de corruption.

**Elle** – Pour dissiper vos doutes, vous auriez préféré que je vous paye un jambon-beurre au buffet de la gare ?

**Lui** - ... J'imaginai que dans ce genre d'endroit nous serions cernés de serveurs prêts à intervenir à la moindre miette tombant à côté de l'assiette.

**Elle** – J'ai demandé que le personnel soit à distance. Nous serons plus à l'aise pour converser.

**Lui** – Vous me faites peur : vous prenez plus de précautions que pour un repas d'affaires ?

**Elle** – Champagne ? *(Il répond par un sourire approbateur. Elle remplit les deux verres.)*

**Lui** – Merci... Alors, où en est votre enquête ?

**Elle** – Mon enquête ?

**Lui** – Sur moi.

**Elle** – Une enquête sur monsieur Mégret ? Voilà qui serait amusant... Votre question tend à confirmer ce que je pensais : vous avez une petite tendance paranoïaque. Vous voyez le mal partout.

**Lui** – Pas vous ? *(Il tend son verre pour trinquer.)* ... Si vous vouliez savoir des choses sur ma petite vie, vous pouviez me les demander directement.

**Elle** – Il est malséant de trop interroger un homme qu'on connaît à peine.

**Lui** – Est-il bienséant de commander des rapports sur lui ?

**Elle** – Je ne veux pas paraître inquisitrice, mais j'aime toujours savoir clairement à qui j'ai affaire.

**Lui** – J'espère au moins que vous n'êtes pas déçue. Car j'imagine que vous n'avez pas trouvé beaucoup de choses croustillantes à vous mettre sous la dent.

**Elle** – J'ai l'essentiel, je n'ai pas les détails.

**Lui** – Encore heureux !... Vous m'avez invité dans le salon VIP d'un restaurant chic pour être sûre de maintenir une conversation bourgeoise ? A priori c'est un lieu peu propice aux éclats de voix et à la lutte des classes. En me faisant jouer sur votre terrain, vous pensez pouvoir garder plus facilement l'avantage ?

**Elle** – Vous voyez effectivement le mal partout. Tout ce que je pourrai dire ou faire risque d'être retenu contre moi, c'est cela ? Si j'avais commandé des pizzas, vous m'auriez trouvée mesquine et démagogue. Dans mon hôtel particulier, je serais déconnectée et méprisante. Au comptoir d'un kebab, je chercherais ridiculement à vous montrer que je suis restée simple et proche du peuple. Il n'y a pas de bonne solution, avec vous.

**Lui** – Je pense que, dans ce cadre, vous êtes fidèle à vous-même. C'est donc intéressant et je vous en remercie. Mais comptez aussi sur moi pour rester fidèle à moi-même.

**Elle** – Je l'ai bien compris. Vos chaussures me l'ont tout de suite démontré.

**Lui** – *(Un temps. Il lui adresse un sourire appuyé.)* Profitez bien de ce sourire-là, Pascale. C'est sans doute le dernier de la soirée.

**Elle** – Vos griffes sont déjà sorties ?

**Lui** – J'imagine que vous vous êtes souvent trouvée ainsi en compagnie d'hommes d'apparences raffinées, vieux beaux ou jeunes loups, à l'aise dans leurs pompes Richelieu cirées, et qu'ils souriaient très souvent, avec l'air délicieusement épanoui de ceux à qui on offre un repas à trois cent euros, et plus si affinités.

**Elle** – Choquant !

**Lui** – Mais moi je me fiche totalement du prix de ce repas, que vous passerez d'ailleurs en note de frais, et là, après le champagne et le petit protocole, je vous préviens que je vais rester très professionnel. Voire quelque peu militant.

**Elle** – Eh bien je tâcherai de l'être aussi. Mais moi ça ne m'empêchera pas de sourire, car ici c'est un lieu où l'on savoure, et savourer donne toujours le sourire. Je ne manquerai pas de vous faire remarquer le prochain moment où vous sourirez malgré vous.

**Lui** – A partir de maintenant, vous permettez que j'enregistre ? *(Sans attendre de réponse, il sort son dictaphone et le déclenche.)*

**Elle** – Voulez-vous commander le repas ?

**Lui** – Un peu plus tard, si vous voulez bien. J'aurais peur de savourer et de devenir souriant.

**Elle** – *(Elle se lève.)* Quelques petits délices à grignoter avec le champagne, ça ne devrait pas trop perturber l'interrogatoire. *(Vers la coulisse :)* Nous prendrons maintenant les mises en bouche, s'il vous plaît... Laissez-moi le plaisir de servir moi-même mon invité. Merci. *(Elle a pris deux petites assiettes et revient vers la table.)*

**Lui** – En un an, les dividendes de vos actionnaires ont augmenté de onze pour cent, votre rémunération personnelle a pris vingt pour cent. Dans un contexte de crise sociale, qu'est-ce que cela vous inspire ?

**Elle** – ...Votre première question est frontale, mais assez simpliste. *(Elle pose une assiette devant Alain.)* Tenez, dégustez, en fronçant les sourcils.

**Lui** – Excusez-moi, je retire de ma question l'expression « dans un contexte de crise sociale ». La formule est inutile. Quand la crise est permanente, ce n'est plus une crise, c'est une maladie de civilisation en état à peu près stationnaire, dont on ne cherche pas vraiment le remède. Donc je dis simplement : qu'est-ce que ça vous inspire ?

**Elle** – *(Lui montrant un élément de l'assiette :)* Je vous conseille particulièrement le fondant de homard au thym citronné. *(Il se lève brusquement, comme pour lui ordonner de ne pas encore fuir les questions.)* ...

Là, vous fronchez beaucoup les sourcils, non ?... Je vais répondre le plus nettement possible à cette question floue... Imaginez un monde sans millionnaires, sans actionnaires, sans bourse, sans banques, un monde égalitaire, sans fondant de homard et sans orchestre symphonique. Le monde de vos rêves, peut-être. Dans ce monde-là, nous n'aurions jamais eu Mozart, Molière, Newton, Christophe Colomb... Nous n'aurions pas eu d'épouvantables guerres mondiales, il aurait juste fallu s'habituer à d'incessantes petites guerres

tribales. En fait, la vraie question est : vaut-il mieux niveler par le bas, ou accepter des grandes inégalités et des petites injustices, pour que la vie des hommes reste un roman extraordinaire. Les bonheurs inouïs ne sont possibles que dans l'acceptation des malheurs immenses. Sans vaincus, pas de vainqueurs. Ou alors nous redevons des animaux, occupés à manger, boire, dormir, se reproduire et avoir peur.

**Lui** – Vous êtes en train de m'expliquer que pour avoir des cathédrales en or massif, il fallait bien que les conquistadors aillent massacrer des millions d'indiens ? Vous voulez que là aussi je vois « la poésie de la chose » ?

**Elle** – Je ne dis pas que l'histoire est parfaite et que tous les débordements sont excusables. Mais l'homme a besoin d'idéaux grands et magnifiques ; il a besoin d'or et de divinités. Les très rares qui parviennent à un enrichissement extrême, financier, artistique ou spirituel, suscitent chez les autres un mélange de rêve et de révolte. Ma rémunération fait rêver certains ; vous, elle semble vous révolter. Dans aucun cas elle ne me fait rougir, ni de plaisir ni de honte.

**Lui** – Vous arrive-t-il parfois de penser à tous ceux qui sont du côté de l'appauvrissement extrême ?

**Elle** – Non. La locomotive ne doit penser qu'à avancer. Les wagons de queue ne doivent penser qu'à suivre.

**Lui** – (*Choqué, il avale un toast en une bouchée.*) ... Et je suppose que pour avancer de plus en plus vite, la locomotive doit être de plus en plus puissante et les wagons de plus en plus légers.

**Elle** – Voilà.

**Lui** – Mais... Pour avancer vers où ?

**Elle** – (*Elle marque un temps d'incompréhension.*) Quelle drôle de question !

**Lui** - ... Quelle drôle de réponse.

**Elle** - ... (*Elle boit.*) Vous savez ce qui est fatigant, pour ne pas dire pénible, avec les gens comme vous, les aigris, les communistes, c'est que vous vous cramponnez sur le frein. Je pense que vous rêvez même de tout faire dérailler. Au minimum, vous brandissez cette théorie absolument sidérante selon laquelle, sans locomotive, les wagons avanceraient tout gentiment sur les rails du bonheur.

**Lui** – Arrêtez ! Arrêtez, je devine trop bien la suite de votre discours de... de mâle dominant ! Vous êtes chef de meute et vous conduisez l'humanité sur la route du progrès, et en échange de ce bon et loyal service vous avez bien droit à une bonne et loyale fortune.

**Elle** – Vous voyez : toujours le frein ! Vous criez « Arrêtez, arrêtez ! » dès que je...

**Lui** – Oui, « Arrêtez-la, arrêtez-la ! », c'est ce qu'on crie en général après les voleuses, non ?

**Elle** – Vous osez me traiter de voleuse ?

**Lui** – Bon, je vous ai laissé développer vos grandes pensées de locomotive, écoutez maintenant les grincements du wagon de queue, qui se sent entraîné à toute vitesse vers le bord de la falaise.

**Elle** – Non, vos délires apocalyptiques de victime ne m'intéressent pas. Vous ne voulez pas goûter la rondelle de foie gras aux truffes ?

**Lui** – *(Il gobe le foie gras comme si c'était de la vulgaire rilette, et continue la bouche pleine.)* Oh, je comprends que ça ne vous plaise pas, mais il faut bien que vous perceviez la colère des petites gens autrement que par la lecture en diagonale d'un petit article du Financial Times.

**Elle** – Gardez vos pensées pour vous, je ne compte pas faire un livre sur Alain Mégret !

**Lui** – Attention, vos réactions à mes pensées feront partie de mon livre.

**Elle** – Si j'autorise sa sortie.

**Lui** – Ah, parce qu'en plus vous comptez censurer si ça ne vous plaît pas !

**Elle** – Censurer, non. Attaquer en diffamation, ce serait possible.

**Lui** – Merci, ça me ferait une belle publicité.

**Elle** – Ne croyez-vous pas qu'il serait temps de savourer, plutôt que vomir une haine grossière ?

**Lui** – Vous voulez déguster ? D'accord, vous allez déguster !

**Elle** – Commandons le repas. *(Vers la coulisse :)* Maître d'hôtel, s'il vous plaît ?

**Lui** – *(Il va tout près de la coulisse.)* Nous commençons à peine les amuse-gueules. Et comme je compte bien mettre les pieds dans le plat, le service risque d'être perturbé, j'en suis désolé. *(A Pascale :)* Honneur à l'invité, j'ai le droit de décider, non ?

**Elle** – *(Après une grande inspiration, elle ira se rasseoir et se resservir du champagne.)* Place au réquisitoire !

**Lui** – *(Il prend son élan.)* Madame Timi...

**Elle** – *(Elle brise son élan.)* Drôle d'endroit pour un meeting, non ?

**Lui** – Madame Timi, vous n'adorez qu'un dieu : l'argent. Vous n'avez qu'une religion : le capitalisme. Vous n'êtes qu'un gourou de cette secte financière qui a si bien réussi sa main mise sur la planète.

**Elle** – Oui, je suis un grand gourou qui s'en met plein la poche. *(Elle rit de son jeu de mot.)* Elle n'est pas mal, celle-là, non ? J'espère que vous la mettrez dans votre livre.

**Lui** – Vous avez raison, c'est un drôle d'endroit. Ce n'est pas dans une église qu'on crie contre la religion, ce n'est pas dans une arène qu'on conteste la corrida. *(Il défait le service, empilant les assiettes et les couverts.)* Ne vous affolez pas, maître d'hôtel ! Vous avez l'habitude de gérer des caprices de stars, non ?

**Elle** – A quoi jouez-vous ?!

**Lui** – J'arrange le décor, un peu plus en accord avec mon propos. *(Il pose par terre le seau à champagne.)*

**Elle** – Pathétique...

**Lui** – *(Il monte sa chaise à l'envers sur la table.)* Voilà. On va dire que c'est une barricade.

**Elle** – En chemise blanche et nœud papillon, l'apprenti rebelle fait sa petite maquette de révolution !

**Lui** – ... Pascale, par pitié – même si je sais que la pitié n'est pas de votre monde -, pouvez-vous un instant faire l'effort de rechercher le fond d'humanité qui doit rester en vous ? Pouvez-vous, dans un petit éclair de lucidité, essayer de ressentir un peu d'empathie ?

**Elle** – Là, c'est vous qui êtes méprisant avec moi. Selon vous, je suis inhumaine ?

**Lui** – Essayez ! Essayez cinq minutes de mettre de côté vos certitudes et votre morgue ! Essayez de recevoir sans haussement d'épaules la peur et la colère de l'immense majorité des humains ! Vous pensez que le bazar que j'ai mis dans le bel ordre de votre table est grotesque et puéril, dites-vous maintenant que c'est peut-être ce bel ordre qui était grotesque et puéril. Je sais, c'est difficile à concevoir ; un amateur de musique de chambre n'aime pas recevoir la leçon d'un fan de hard-rock. Mais là, nous sommes bien au-delà d'une question de goût. Il s'agit de survie ! La boulimie financière de votre caste organise un véritable pillage de la planète et crée des inégalités insupportables auxquelles aucune civilisation ne peut résister !

**Elle** – Voleuse, pillarde ! Bientôt vous me traiterez de criminelle ? Je fais certainement plus que vous pour le bien de la planète !

**Lui** – En installant vos déflecteurs stupides dans des zones sensibles ?

**Elle** – Et la fondation Alizés ? Et le Notos Park ?

**Lui** – La fondation, c'est juste une astuce pour défiscaliser, et le Notos Park, c'est une compensation négociée ! Les politiques vous autorisent à détruire un écosystème pour faire votre business, en échange de la création plus loin d'un espace protégé, qui vous permet de faire un nouveau business écolo-touristique flatteur pour votre image. Le plan est archi-classique : la plupart des merveilleux projets de sauvegarde de la nature ne sont que des compensations de dégâts consentis ailleurs ! (*Elle redescend la chaise et entreprend de remettre les couverts.*)

**Elle** - ... Bien. Nous allons peut-être arrêter là le petit jeu de la révolution ?

**Lui** – (*Un temps assez long ; il la regarde faire.*) ... C'est incurable ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Votre égoïsme et votre cupidité.

**Elle** – Peut-être autant que votre naïveté et votre haine.

**Lui** – (*Après réflexion, alors que Pascale a repris sa place à la table bien remise.*) Désolé, je n'aurais jamais dû accepter ce repas. Je vais vous laisser savourer seule.

**Elle** – Vous renoncez à votre livre ?

**Lui** - ... Au contraire, voilà le premier chapitre : Pascale Timi, richissime PDG, reine des brasseurs d'air, savoure ses petits plats raffinés dans la solitude guindée d'un restaurant tristement luxueux. A-t-elle seulement conscience du symbole ? Coupée du monde réel qui agonise sous les coups des puissances de l'argent, elle se retrouve seule et souriante, les dents du fond baignant dans des saveurs exquises.

**Elle** - ... Vous avez raison, cela ferait un bon début de roman. (*Il reprend ses chaussures.*) ... Mais j'ai une autre idée. Alain Mégret, journaliste marxiste, fils de Jeanne d'Arc et Don Quichotte, ce grand pourfendeur de moulins à vent, repart tête basse de son rendez-vous manqué avec l'Histoire. Dans la honte de son costume de soirée, il erre sur les trottoirs, psalmodiant ses excuses de n'avoir pu convaincre les loups de devenir des agneaux.

**Lui** – (*Près de la sortie, face au public...*) Je me rallume... (*Dans un sursaut d'énergie, il revient près de la table.*) Vous enlevez vos chaussures et votre

collier clinquant, et je reste ! (*Pascale écarquille les yeux.*) On se fait une super bouffe, on parle de tout, de rien, on défait le monde, on refait le monde... et je vous promets des sourires.

**Elle** - ... Vous croyez vraiment que pieds et col nus, je ne serai plus la même femme ? Et nous allons discuter comme deux vieux copains ? En mangeant avec les doigts et en se décapsulant des bières ?

**Lui** - On peut garder les fourchettes en argent et le Saint Emilion grand cru. C'est ma concession. (*Sourire...*)

**Elle** - Et vous renoncez à votre si beau début de roman ?

**Lui** - (*Il s'assoit, et pose ses chaussures de chaque côté de son assiette.*) Pascale... Je déteste les rivières de diamants et les escarpins brillants.

**Elle** - Question de goût.

**Lui** - Pas seulement. Il y a des cas où la beauté est gâchée par le symbole. Un coucher de soleil donne tout en ne prenant rien à personne. Une rivière de diamants prend tout en ne donnant rien.

**Elle** - Quand un homme demande à une femme de retirer ses parures, pense-t-il vraiment qu'elle aura du mal à résister ? (*Un peu par provocation, elle se plante devant lui pour lui présenter sa nuque.*) S'il vous plaît ? (*Il entreprend de défaire le collier, avec un peu de difficulté.*) Tenez-vous vraiment à gaspiller votre énergie pour me déclamer votre sermon, que je connais déjà ?

**Lui** - Oui. Les dévots n'écoutent jamais assez les athées.

**Elle** - Je n'aime pas vos comparaisons religieuses. L'argent n'est pas une croyance, c'est une certitude. Vous y arrivez, ou pas ?

**Lui** - Petit fermoir pour gros doigts et yeux sans lunettes.

**Elle** - Alors laissez, je peux le faire moi-même.

**Lui** - Disons que je fais peut-être aussi durer le plaisir d'avoir votre cou sous mes mains...

**Elle** - Tant que vous n'êtes pas tenté de m'étrangler... (*Le collier est dégagé. Il le lui donne.*) Merci... Ce somptueux collier si choquant, souhaitez-vous que je le dépose en trophée sur votre barricade, ou que je le piétine en tant que symbole d'un luxe insolent ?

**Lui** - Placez-le joliment sur les chaussures que vous allez retirer. A côté de la coupe de champagne, cela fera une intéressante nature morte.

**Elle** - Je n'aime pas vous laisser l'impression que vous reprenez la maîtrise du jeu.

**Lui** - Je ne maîtrise rien, je n'ai aucun coup d'avance. (*Un temps, puis, lentement et en silence, elle retire ses chaussures. Elle les pose de chaque côté de son assiette.*)

**Elle** - (*Faussement solennelle*) Un petit pas pour l'homme. Mais n'allez pas imaginer que c'est un grand pas pour l'humanité.

**Lui** - Pascale Timi à côté de ses pompes, c'est déjà une image réjouissante.

**Elle** - (*Elle dépose son collier sur une chaussure.*) Et ne prenez pas ce geste pour une reddition.

**Lui** - Je n'aurai pas cette prétention. Mais si c'est un simple cessez-le-feu, je vous en suis reconnaissant. (*Elle se rassoit, avec un sourire forcé. Il fait de même. Un temps...*)

**Elle** – Si nous remettons nos chaussures par terre, vous ne prendrez pas cela pour une convention bourgeoise ?

**Lui** – (*Ils remettent leurs chaussures par terre.*) Juste une commodité pour ne pas mélanger les parfums. (*Il libère le bouton de son col de chemise.*)

**Elle** – Êtes-vous maintenant bien à votre aise ?

**Lui** – Un peu plus relâché, oui. Et vous ?

**Elle** – Un peu trop relâchée. Avez-vous le sentiment d'avoir remporté une petite victoire ?

**Lui** – J'ai évité une défaite, c'est déjà ça... Et vous ?

**Elle** – Trop tôt pour le dire... (*Elle pioche dans ses mises-en-bouche. Il fera de même.*) Alain Mégret... Vous aviez proposé pour titre l'anagramme de Pascale Timi. Pour équilibrer, il faudrait mettre aussi sur la couverture l'anagramme de votre nom.

**Lui** – Je ne l'ai pas cherchée.

**Elle** – Je l'ai fait pour vous. Dans Alain Mégret, on voit vite a, i, m et e.

**Lui** – Ça commence trop bien.

**Elle** – N'est-ce pas ? Ensuite prenons le l. Mettons une petite apostrophe ; on a le droit. Il reste alors un a, un r, un g... e, n, t. (*Un temps. Sourire figé d'Alain.*) Eh oui, qu'on le veuille ou non, ce diable d'argent nous poursuit, nous surprend, nous chatouille, nous fascine, et nous façonne... Mais l'anagramme, c'est comme l'horoscope, ça peut être juste amusant et on n'est pas obligé d'y croire.

**Lui** – Bravo.

**Elle** – (*Elle appelle, mais en continuant à le regarder.*) Maître d'hôtel ! Je crois que nous sommes prêts à dîner ! (*Échange de sourires, puis...*)

**NOIR**